

Ce livre se présente comme une (res-)source de réflexion s'adressant à toutes celles et ceux qui non seulement vivent à la marge – ou plutôt dans les « soubassements » – de nos sociétés modernes, mais qui plus est refusent toute intégration « réhabilitante » vers le Centre, là où siègent les classes dominantes. Être sous-commun, c'est voir dans cette condition précaire, un espace propice à la création de nouveaux modes de vie et de pensée liée à une réclusion salvatrice, à l'image des communautés marronnes, constituées par les esclaves fugitifs-ives pour échapper à la condition mortifère à laquelle la société plantocratique les condamnait. Plus largement, l'ouvrage puise dans la condition noire, et dans les musiques qui en sont issues (notamment le jazz), pour mettre en exergue les vertus d'une conception anarchique de soi et du collectif, en dehors des injonctions (« réglementation ») imposées par l'ordre social capitaliste et ses institutions.

La portée des réflexions contenues dans cet essai paraît *a priori* limitée, au regard de leur ancrage dans un contexte états-unien spécifique, comme le renseigne le problème de la dette étudiante dans les universités privées (qui pourrait moins parler à un lectorat français). On peut se demander en quoi ce texte traduit en français peut éclairer le contexte républicain d'une France postcoloniale. Au sein de ce territoire, les sous-communs pourraient renvoyer à une variété d'expériences, allant des Gilets jaunes jusqu'aux initiatives collectives en non-mixité politique entre membres de groupes minorisés (de genre, de race, de sexualité). Si un tel ouvrage, plus ou moins difficile d'accès, peut rester incompris et ne parler qu'à un nombre restreint de sous-communs (pas nécessairement conscient-es d'en être), il a le mérite d'introduire, bien qu'implicitement, un courant de pensée méconnu en France : celui de l'« optimisme noir » (*Black optimism*), débattu dans les espaces intellectuels noirs aux États-Unis. Ce courant fait face à celui du « Black pessimism », introduit en France par *Noirceur : Race, genre, classe et pessimisme dans la pensée africaine-américaine au XXI<sup>ème</sup> siècle* (2022) de Norman Ajari. Si l'« optimisme noir » et le « pessimisme noir » convergent vers une réflexion paradigmatique

sur la négrophobie structurelle des sociétés modernes, ces courants s'opposent sur l'interprétation à donner à cette « matérialité » noire (*blackness*). Lorsque le « pessimisme noir », notamment à partir de l'analyse phénoménologique de Frantz Fanon dans le chapitre « L'expérience vécue du Noir » de *Peau noire, masques blancs* (1952), associe cette matérialité à une mort sociale et à la négation de l'être, l'autre, au contraire, rejette cette lecture, comme le souligne l'universitaire africain-américain, spécialiste du fait religieux, William David Hart (2018. « Constellations : Capitalism, Antiracism, Afro-Pessimism, and Black Optimism ». *American Journal of Theology & Philosophy* 39 (1) : 5-33). À une vision assombrie et absolue de la matérialité noire, est insufflé un raisonnement dialectique qui conduirait à penser qu'en réponse à la mort sociale, la condition noire s'engage dans des « lignes de fuite » afin d'échapper à l'imminence de cette condamnation. Il s'ensuit de cette lutte contre la négation, la création de nouveaux devenirs, certes précaires mais en contradiction avec la nécropolitique qui annihilerait les vies noires. Conçue à deux et dans un esprit primesautier et poétique, cette expérimentation invite, au-delà de son contenu, à revenir sur une pratique qui selon les auteurs est menacée (p. 136) : celle de l'étude – cette mise en relation informelle au cours de laquelle s'élabore inévitablement une pensée – que les auteurs cherchent à rappeler dans un contexte où l'Université est devenue, à côté de l'usine, un signifiant néolibéral de la production et de l'exploitation capitaliste (p. 137).

---

**Devulsky, Alessandra. 2023.**

***Le colorisme. Métissage, nuances de couleurs de peau et discriminations.***

**Paris : Anacaona.**

Garance Navarro-Ugé

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et EHESS (France)

[garance.navarro.uge@gmail.com](mailto:garance.navarro.uge@gmail.com)

Sous la forme de l'essai, l'autrice s'attaque à la problématique du colorisme : « cadre identitaire racial et politique qui fige les individus dans des archétypes prédéfinis » (p. 12). Le colorisme est une idéologie – une

sorte de sous-produit du racisme – et un processus social complexe visant à hiérarchiser les personnes du point de vue esthétique et culturel, en distribuant les places et positions selon la teinte de la couleur de leur peau. La règle est simple : plus la peau est claire et se rapproche de la blancheur, plus elle est appréciée. Ainsi, le colorisme est un « système sophistiqué de hiérarchisation raciale et d'attribution des qualités et des fragilités » (p. 20), en se basant sur les phénotypes et les charges culturelles exprimées par des individus. Si le terme, introduit par Alice Walker dans son ouvrage *In Search of Our Mothers' Gardens* (1983), est relativement nouveau, le phénomène ne l'est pas. L'analyse proposée par l'auteurice participe à un mouvement intellectuel contemporain qui cherche à nommer, contextualiser et mettre au jour des pratiques systémiques tues.

C'est dans cette optique que l'ouvrage débusque les sources historiques et conceptuelles d'un projet politique qui divise la communauté noire entre celles et ceux à peau claire et à peau plus foncée, entravant ainsi son émancipation globale. Bien que l'ouvrage explore d'autres espaces, l'auteurice étudie spécifiquement la question depuis la société brésilienne dont elle est originaire, un pays profondément métissé, subissant son héritage esclavagiste et où l'appartenance raciale est inscrite sur les actes de naissance. Aujourd'hui, au Brésil, et ailleurs en Amérique latine, un nuancier large et subtil qualifie les couleurs de peau. Les conséquences ne touchent pas que le vocabulaire, mais aussi – et surtout – l'intégration sociale et les revenus : plus la teinte de la peau est foncée, moins les revenus sont importants. Le colorisme emporte avec lui une situation de compétition qui applique la suprématie blanche.

L'analyse historique permet de saisir le colorisme en tant qu'héritage directement issu du colonialisme, perpétuant ses normes sociales dans la période contemporaine. Pour les déconstruire, il est nécessaire de comprendre l'histoire de la diaspora africaine et, en premier lieu, les causes du trafic d'esclaves. Si le racisme et la préférence pour les pigmentations claires existent à travers les âges et les cultures, le colorisme devient structurel avec l'esclavage et le commerce

triangulaire. Le colorisme systémique est une création du colon blanc, l'analyse historique rappelant ainsi que le métissage trouve son origine dans le viol méthodique des femmes noires et autochtones par les maîtres blancs.

Depuis lors, le colorisme divise les communautés noires et empêche une reconnaissance mutuelle, horizontale entre tous ses membres. Ceci se comprend d'autant plus en intégrant une analyse intersectionnelle : les femmes subissent davantage le colorisme que les hommes. Les femmes noires à peau claire portent le poids de l'érotisation constante de leur corps et les femmes noires à peau foncée d'une discrimination plus poussée tirant ses racines dans l'image de la *mère noire*, étudiée notamment par Lélia Gonzalez, dévouée aux enfants des maîtres et dénuée de toute vie personnelle. Toutefois, si les hommes noirs à peau claire semblent recevoir davantage de facilités dans la société globale, contrairement aux femmes à peau foncée, on ne peut pas non plus parler de privilèges. La communauté noire n'est pas responsable de l'existence du colorisme mais elle « peut agir en faveur de sa disparition » (p. 133). Il faut pour ce faire, comprendre les raisons de la suprématie blanche et du racisme impliquant de saisir le lien entre la hiérarchisation raciale et le mode de production capitaliste.

Persistant dans le monde contemporain, le colorisme est entretenu dans des structures vivaces économiques et sociales : colorisme et capitalisme entretiennent une relation consubstantielle. En tant que système qui produit et offre des biens et services, le capitalisme a pour objectif d'extraire de la plus-value. Il a besoin pour ce faire de travailleurs et travailleuses et trouve dans la vulnérabilité de groupes entiers des moyens d'accumulation du capital. Un des enseignements de Marx est de montrer que la réalisation du capital dans la production s'accroît avec la dévalorisation des travailleur-ses. L'exploitation irraisonnée des ressources, le travail infantile, l'esclavage moderne sont prégnants dans les pays du Sud et soutenus par la racialisation de ces populations. L'exploitation du travail est elle-même racialisée.

Après ce lourd constat, l'autrice propose des pistes d'action. Comprendre le colorisme pour le combattre est une action qui nous concerne toutes et tous : celles et ceux qui bénéficient structurellement de la hiérarchisation raciale mais aussi au sein des communautés noires. Il revient alors à chacun de « ne pas adopter cette triste posture politique d'aveuglement racial » (p. 59) mais bien plutôt de défendre sa condition « selon les prémisses intransigeantes de la dignité humaine » (p. 81) : laisser vivre sa négritude et exister sans être blanc. En cela, « les amitiés et les liens de fraternité ou de sororité entre Noirs et Noires sont non seulement possibles mais aussi primordiaux dans la construction de résistances alliées contre le racisme » (p. 60-61).

L'autrice propose un essai puissant qui s'inscrit dans la réflexion générale pour l'émancipation face aux structures dominatrices anciennes mais toujours vivaces. Elle tient un propos fort, précis et appelle à intégrer les problématiques raciales dans les luttes pour la justice sociale et écologique : elles ne peuvent pas fonctionner l'une sans l'autre car elles sont le produit de mêmes phénomènes socio-historiques. C'est en comprenant ce qu'est le colorisme que l'on peut saisir « les infinies possibilités qui s'ouvrent avec une diversité réelle de pensée, d'existences et d'expériences » (p. 129).

Si l'ouvrage touche particulièrement les communautés noires, il interpelle toutes les personnes désireuses de comprendre les mécanismes interconnectés de la domination et de lutter pour la dignité humaine. De ce point de vue, la réflexion questionne la science du droit et les juristes. Sans qu'il ne s'agisse du propos du livre, la spécificité française de l'égalité en droit et, plus généralement, de l'individualisme juridique, peut être interrogée quant à son inopérance pour donner des moyens de protection et d'émancipation aux groupes minorisés. L'analyse de l'autrice nous permet de saisir ce qui « fait groupe » d'un point de vue externe, dominant, et d'un point de vue interne, émancipateur. La constitution et la diffusion d'archétypes réducteurs, mus par des objectifs de suprématie blanche et

d'accroissement du capital mineur collectivement et individuellement chaque membre d'un groupe, blessent la dignité de la condition noire, autochtone, féminine, prolétaire. Cependant, « faire groupe » c'est aussi, du point de vue des membres qui le constituent, un élan solidaire, une connexion culturelle profonde, une construction en commun, en d'autres termes, une dignité collective, formée par l'interconnexion entre tous les membres d'un groupe, ce qui permet de rêver d'une société qui favoriserait l'autogestion culturelle.

---

**Derfoufi, Mehdi. 2021. *Racisme et jeu vidéo*. Paris : Éditions de la MSH.**

Abdellali Hajjat  
Université libre de Bruxelles (Belgique)  
[abdellali.hajjat@ulb.be](mailto:abdellali.hajjat@ulb.be)

Au croisement des études culturelles, des études post/décoloniales et des *game studies*, cet ouvrage propose non seulement une analyse intersectionnelle de la question raciale dans le jeu vidéo, mais aussi un programme de recherche post/décolonial ambitieux pour décoloniser le jeu vidéo. En s'appuyant sur ses propres recherches et les rares travaux existants sur la question raciale dans le jeu vidéo, l'auteur soulève les questions de la structuration, de la reproduction et de la contestation de l'hégémonie raciste dans les conditions de production, de diffusion et de réception des œuvres vidéoludiques à l'échelle mondiale (productions occidentales et du Sud global). Dans le prolongement des perspectives féministe et *queer des game studies*, l'enjeu théorique consiste à « décoloniser le jeu vidéo » (chapitre 1) par le refus de l'eurocentrisme, la prise au sérieux des productions du Sud Global, le décentrement par rapport à l'idéologie occidentale du progrès, la déconstruction de la figure hégémonique du créateur de jeu (masculin, blanc et hétérosexuel), la critique des représentations raciales et sexistes, la mise en lumière des structures capitalistes de l'industrie et, finalement, « préfér[er] à un universalisme eurocentrique un pluriversalisme des mondes humains et du vivant en général » (p. 78).